
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 23/1 (1996)

DOI: 10.11588/fr.1996.1.59787

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Le cartulaire d'Engelhard von Neipperg (ca. 1440–1495) n'échappe pas à la règle. Ce codex, compilé selon K. A. entre 1485 et 1491 (mais deux textes datés de 1492 et 1493 montrent qu'il y a eu des compléments ultérieurs!) et appartenant à un petit noble du Kraichgau (région correspondant à la partie nord de l'interfluve Rhin-Neckar, au nord de l'actuel *Land* de Bade-Wurtemberg), chevalier, membre de la société de noblesse »à l'Ane« (cf. le c. r. de l'ouvrage d'Andreas Ranft dans le présent volume), seigneur en plusieurs endroits, rassemble aujourd'hui environ 125 textes dont seuls une quinzaine étaient déjà connus. Le cartulaire s'ouvre par l'annonce »Dans le registre suivant sont notées toutes les lettres que moi, Engelhard von Neipperg, je détiens sur mes biens et aussi d'autres engagements, etc.«, et se poursuit par un sommaire contemporain de la première phase de rédaction (jusqu'en 1491). Les chartes qui suivent sont compilées avec ordre: lettres d'investiture des fiefs tenus par Engelhard de divers seigneurs (archevêque de Mayence, évêques de Spire et de Wurtzbourg, abbé de Wissembourg, comtes palatins du Rhin et de Veldenz, margrave de Bade, landgrave de Hesse, comtes de Linanges et de Wurtemberg), puis chartes concernant ses diverses seigneuries classées géographiquement, puis un complément concernant les mêmes endroits, lui aussi classé géographiquement.

K. A. donne du cartulaire une édition résumée, sous la forme de régestes assez détaillés, classés et numérotés par ordre chronologique – ce qui ne correspond évidemment pas à l'ordre initial, lequel est cependant aisément repérable grâce au sommaire original, édité *in extenso* mais pourvu de l'indication des folios concernés, de la date et du numéro du régeste correspondant. Une courte présentation du cartulaire – lequel semble avoir servi de registre d'utilisation courante permettant de recourir aux textes sans devoir toucher aux originaux conservés dans une pièce d'entreposage – et de son commanditaire précède la série des régestes proprement dite. Les textes résumés concernent des sujets très variés (inféodations, achats, échanges, prêts et emprunts, dispositions successorales et matrimoniales, arbitrages etc.); l'impression positive qui pourrait se dégager du fait qu'aucune vente n'apparaît doit être tempérée par la prise en compte du fait qu'au Moyen Âge, les actes relatifs aux biens vendus partaient avec les biens eux-mêmes, donc ne figureraient pas dans le cartulaire d'un vendeur.

A travers les papiers d'Engelhard von Neipperg, on peut apercevoir quelques éléments intéressants au-delà du cas des Neipperg: la circulation de biens au sein de la petite noblesse (de petits nobles; les Hohenhardt, vendent peu à peu l'essentiel de leurs biens vers 1400, mais l'acheteur est un Sickingen, petit noble également, et ces biens passent par héritage à Engelhard von Neipperg par sa mère, née Sickingen); un serment de non-déguerpissement prêté en 1408 par environ 150 dépendants des Neipperg; des conflits autour des instruments de contrôle de l'espace que sont la chasse et la pêche, le parcours du bétail et le bornage; une ordonnance urbaine (qui prévoit entre autres la couverture des maisons par des tuiles ou encore la mise en défens d'une forêt servant de réserve de bois d'œuvre en cas de catastrophe); des règlements successoraux manifestant les progrès d'une conscience lignagère (biens tenus en indivision, retrait lignager, communauté d'armoiries, etc.), une vente forcée à la suite d'une défaite militaire, la possession d'un hôtel urbain et bien d'autres choses encore. Des index des noms propres et thématique closent cette bien intéressante publication.

Joseph MORSEL, Mission Historique Française en Allemagne, Göttingen

Valentin GROEBNER, *Ökonomie ohne Haus. Zum Wirtschaften armer Leute in Nürnberg am Ende des 15. Jahrhunderts*, Göttingen (Vandenhoeck und Ruprecht) 1993, 291 p. (Veröffentlichungen des Max-Planck-Instituts für Geschichte, 108).

Depuis plusieurs années déjà toute une série de travaux s'attache à lever le voile sur les conditions d'existence et la place de ces oubliés de l'histoire que regroupent les appellations de pauvres et de marginaux. Il est entendu que l'auteur ne s'intéressera pas ici à ces derniers,

mais seulement aux pauvres travailleurs de la ville de Nuremberg à la fin du XV^e siècle. Il s'agit donc d'un ensemble que l'on ne saurait confondre avec les exclus et les misérables car l'argent, le travail, le salariat et la vie associative contribuent à maintenir pour eux des formes d'intégration dans la société urbaine. L'intérêt de cette enquête scrupuleusement menée à partir de sources abondantes est précisément de saisir comment les couches inférieures de la main-d'œuvre et du salariat d'une grande ville d'Empire allemande à la fin du Moyen Age inventent des stratégies de survie et d'entraide pour précisément ne pas sombrer dans la misère et la marginalisation.

D'emblée Valentin Groebner vient rappeler à propos que la grande masse de cette population active de faible niveau n'est pas du tout exclue des circuits de l'argent et même du crédit, mais que, pour autant, l'on a peut-être surestimé son niveau de vie d'ensemble. Les travaux d'Ulf Dirlmeier avaient en effet déjà démontré que la vie était chère à Nuremberg dans les années 1480–1500 et que même les artisans ne s'en sortaient pas facilement. Pour tenter de survivre, il fallait développer des stratégies, des astuces, des moyens de tenir dont l'exploration fait tout le sel de cet ouvrage: il existe bien une »économie« organisée des pauvres que l'auteur qualifie, c'est le titre du livre, d'«économie sans maison», manière de sortir des sentiers battus de l'histoire des pauvres trop souvent observés par le seul prisme de l'assistance et de la charité.

On découvre alors tout un circuit parallèle de petit commerce, de troc et de transactions, bref de microstructures qui sont autant de tentatives de repriser le tissu de l'indigence. À côté de l'argent visible et des cours officiels, tout un marché monétaire second se développe qui voit circuler de petites pièces, regrattées, retouchées, divisées et rognées voire même interdites ou dévaluées mais que l'on continue d'utiliser, et bien entendu de la fausse monnaie, autant d'instruments qui finissent d'ailleurs par influencer sur le cours officiel de la bonne monnaie, le florin.

Le développement de tels circuits monétaires parallèles chez les pauvres gens, facilité par le regroupement des habitations dans certains quartiers bien individualisés, s'explique également par l'accélération des fluctuations des prix des denrées de base dans les trois dernières décennies du XV^e siècle. Ce dérèglement des prix conduit à un enchérissement considérable des produits de consommation les plus courants. Entre 1470 et 1500 pour ne citer qu'un repère, le salaire journalier d'un manœuvre du bâtiment perd la moitié de son pouvoir d'achat en pain. Le phénomène d'appauvrissement qui en résulte se trouve encore accentué par le fait que les pauvres n'ayant pas accès aux monnaies solides d'or ou d'argent dont le pouvoir libérateur est plus fort et plus constant, sont réduits aux mauvaises monnaies non thésaurisables et soumises plus que d'autres à la dévaluation. Il en ressort que même le marché du pain devenait un lieu de dépendance et de soumission économiques pour les couches inférieures des travailleurs nurembergeois. Observation qui peut également s'étendre au vin, à la bière et aux matières grasses; d'autant que ces marchés n'étaient pas seulement le théâtre de toutes les spéculations, mais également de nombreuses tromperies qui touchent plus que d'autres catégories le groupe des pauvres payés au jour le jour, c'est-à-dire privés de toute possibilité de constituer des réserves.

La seconde partie de l'ouvrage s'intéresse aux sources de revenus. Première constatation: la main-d'œuvre non formée est extraordinairement mal payée. Seul le secteur de la construction offrait des salaires un peu plus élevés, y compris pour les plus simples manœuvres. C'est d'ailleurs dans le bâtiment que les sources sont les plus loquaces à ce sujet, sans doute en raison de la »modernité« relative de cette branche d'activités. Mais là encore les salaires journaliers ou hebdomadaires font apparaître de très fortes fluctuations contre lesquelles les employés du secteur paraissent sans défense, soumis qu'ils sont de surcroît aux variations saisonnières. Cette précarité du travail et la faiblesse de sa rémunération pour les simples travailleurs peuvent être tout autant confirmées chez les employés de la ville qui tendent à faire pression pour être payés plus souvent en nature (vin, pain, vêtements et tissus). La conséquence première d'une telle fragilité est d'exposer la masse des travailleurs au bon vouloir et à la

générosité des donneurs de travail et d'argent qui ne manquent pas d'user, à des fins stratégiques et en fonction du travail accompli, de primes, de récompenses, d'extras, de repas, de cadeaux ou même d'assurances, suppléments plus répandus qu'on ne le croit et dont la valeur dépassait bien souvent le salaire payé.

Mais de telles ressources supplémentaires, par nécessité épisodiques et arbitraires, ne pouvaient empêcher la diffusion dans ce milieu aux ressources incertaines et fragiles d'avoir recours à l'endettement et aux hypothèques, ces autres formes de revenus de la dernière chance. Toute une hiérarchie des valeurs se met alors en place: l'objet quotidien devient objet de troc, d'échange, une sorte de monnaie du pauvre parmi laquelle on range aussi bien le petit mobilier, le vêtement le plus ordinaire, la vaisselle la plus usuelle et même jusqu'au lit dont les sources portent la trace plus souvent qu'on ne s'y attendrait. La richesse du pauvre n'est pas seulement le bien, c'est aussi la débrouille.

Il y a pourtant des cas de réussite opiniâtre. Tel ou telle a pu mettre à force de travail et d'économie une petite réserve de côté. Quel est alors l'investissement privilégié du pauvre? Il se dirige prioritairement vers l'Hôpital du Saint Esprit et la maison de charité capables d'abriter et de soigner ses vieux jours. Manière ultime de triompher sur l'indigence de toute une vie, tant il est vrai que l'existence des humbles est faite de contraintes mais aussi de tactiques qui valent bien celles des puissants.

Pierre MONNET, Dijon